

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Jean Canavaggio, *Les Espagnes de Mérimée* Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica, 2016. Un vol. de 391 p. et de 212 illustrations.

Plusieurs écrivains de renom tels que Théophile Gautier, Victor Hugo, Alexandre Dumas ou George Sand se sont rendus en Espagne dans la lignée exotique et romantique du voyage dans la Péninsule ibérique. L'Espagne représentait pour eux l'évasion, le péril, l'altérité et la nouveauté d'un monde rêvé. Il s'agit donc d'une vision qui est longtemps restée dans l'imaginaire littéraire français. Tout au long du siècle, on trouve un rejet de la part des écrivains espagnols concernant ces écrits romantiques. La susceptibilité ibérique, à cet égard, est bien connue, à tel point que ce sujet a été largement étudié, notamment lorsqu'on fait allusion à la courte nouvelle de Prosper Mérimée écrite en 1845, *Carmen*. Cependant, Mérimée est bien plus que le créateur du mythe de Bizet, il était avant tout un passionné de l'Espagne et de sa littérature.

Dans cet ouvrage, composé de belles gravures dans une excellente édition, l'auteur, Jean Canavaggio, hispaniste réputé, nous emmène dans un voyage à travers les Espagnes de Mérimée, au pluriel, pour démontrer ainsi son propos. Le choix de ce titre s'oppose à la célèbre expression «d'Espagne de Mérimée», qui fait allusion à une image faussée du pays. Canavaggio questionne cette vision en tant que littéraire, historien et critique d'art car l'œuvre est à la fois un travail académique et un livre d'art, à l'instar d'un catalogue d'exposition. En somme, son point de vue est celui d'un spécialiste privilégié du Siècle d'or, mais aussi des relations littéraires et culturelles entre les deux pays voisins. Son but, avec un texte adressé au grand public, en dehors du cadre universitaire, est de mettre un terme à une légende qui a servi à rassembler toute sorte d'espagnolades. L'Espagne a eu une place importante dans la vie de Prosper Mérimée et cela est démontré dans cet ouvrage.

L'œuvre, divisée en deux parties, présente d'abord «L'éventail des Espagnes» et ensuite une «Galerie espagnole» de vingt-neuf entrées classées par ordre alphabétique. Cet éventail, composé de cinq Espagnes et d'un épilogue, parcourt la relation de Mérimée avec ce pays d'un point de vue essentiellement chronologique. Dans «L'Espagne inventée», dans un premier temps, J. Canavaggio met en valeur l'héritage du Siècle d'or espagnol qui sert de source d'inspiration à Mérimée et qui est à l'origine de la supercherie créée dans le *Théâtre de Clara Gazul*. Cette curiosité littéraire le conduit à entreprendre son premier voyage en Espagne, qui ne sera pas d'ailleurs le seul, pendant lequel il écrit ses *Lettres d'Espagne*, une série d'impressions bien documentées. Ce périple au-delà des Pyrénées, étudié dans «Une Espagne à découvrir», éveille chez lui non seulement une passion pour l'Espagne mais aussi une connaissance approfondie de sa géographie, de ses mœurs et de ses habitants. Bien que Mérimée dépeigne dans ses *Lettres* des figures emblématiques telles que les bandits, les gitanes, les cigarières, etc., il y trouve aussi de nouvelles ressources pour ses écrits grâce à ses amitiés et en particulier, la comtesse de Teba, mère d'Eugenia de Montijo, future impératrice des Français. Toutes les expériences vécues lors de son séjour représentent un passage entre l'Espagne imaginée et «L'Espagne recréée» des *Âmes du purgatoire* (1834) et de *Carmen* (1845). Le premier titre fusionne deux traditions différentes : le Don Juan Tenorio de Tirso de Molina et Miguel de Mañara, personnage historique du XVII^e Siècle. L'Espagne de *Clara Gazul* se transforme, et passe d'un décor exotique à un cadre historique qui connaîtra son apogée avec la parution de *Carmen*. Cependant, Canavaggio fait le point sur la méconnaissance de la nouvelle qui ne se fait connaître que lors de la création de l'opéra de Bizet et dont sa protagoniste deviendra ce que l'on connaît de nos jours comme *la España de pandereta* ou *la España de Mérimée*. Malheureusement, ces appellations injustement désignées font allusion à l'opéra et à la *zarzuela* et non pas à la création littéraire. Nonobstant le décor des amours entre la gitane et le

basque, l'Espagne n'est ici que la toile de fond d'une relation transgressive concernant les valeurs morales de l'époque. Les connaissances de Mérimée à propos de l'Espagne se manifestent par une facette moins connue du romancier dans le chapitre «L'Espagne reconstituée: Mérimée historien». *Histoire de Don Pèdre 1^{er} roi de Castille* fait partie de l'histoire médiévale espagnole et il s'agit, sans doute, d'un souverain qui a marqué l'imaginaire collectif. D'ailleurs, sa maîtresse María de Padilla est, selon la légende, une sorcière gitane subtilement évoquée dans *Carmen*. Cette chronique sera rapidement traduite en Europe et vaudra à son auteur le titre de membre correspondant de la Real Academia de la Historia. Mais le goût de Mérimée pour l'Espagne ne s'arrête pas là, et il y retournera cinq fois entre 1840 et 1864. Dans «une Espagne réinterprétée», Canavaggio se penche sur le Mérimée recenseur des ouvrages à propos de l'Espagne, non seulement le *Quichotte*, mais aussi des textes anglais et nord-américains concernant l'histoire espagnole. Il s'agit des œuvres de William Stirling, George Ticknor et William H. Prescott.

J. Canavaggio établit toujours des liens entre la trajectoire littéraire de Mérimée et sa vie personnelle et professionnelle pour saisir ainsi les sources de son constant intérêt pour l'Espagne. Le critique prend aussi en considération les résultats provenant de son activité littéraire, historique, politique et critique. Tout cela se voit dans «une Espagne observée : Mérimée épistolier» qui montre l'ample spectre de la connaissance de Mérimée, qui ne peut pas être réduite aux clichés qui lui ont été attribués. Le sous-chapitre intitulé «Se faire du pays?» est fortement intéressant dans la mesure où Canavaggio essaie de retracer l'image que Mérimée s'est faite du peuple espagnol.

Dans le dernier chapitre ou «Épilogue: l'adieu à l'Espagne», titre assez évocateur, Mérimée suit avec attention les événements politiques et la Révolution de 1868, et il voit comment *on lui gâte son pays de prédilection* (p. 195). À la fin de sa vie, il revient à ses amours de jeunesse, c'est-à-dire à Cervantès, sur lequel il écrira une notice pour la traduction de Lucien Biart. Évidemment, il la réalise en qualité d'hispaniste érudite. Cet hommage rendu à la littérature espagnole est entrepris dans des conditions d'isolement et de la maladie à Cannes, où il fait un grand effort pour dire adieu à son cher pays.

La «Galerie espagnole» est sans doute la perle de cet ouvrage et un clin d'œil à la Galerie espagnole de Louis-Philippe, une sorte de dictionnaire qui complète les aspects traités dans l'ouvrage depuis l'*Andalousie* (p. 219) jusqu'aux *Voyages* (p. 377).

Toutes les Espagnes ici décrites par Jean Canavaggio à travers les yeux et la plume de Mérimée ont leur propre couleur, dont la palette est superbement déclinée dans les tableaux et illustrations offerts dans cette œuvre. Avec cette étude rédigée en français pour une maison d'édition espagnole, auteur et éditeur veulent continuer le legs de l'un des premiers hispanistes français dans un dialogue entre les deux cultures pour garder ainsi intacte la magnifique prose de Prosper Mérimée.

Irene Atalaya